

Nocturne¹

20 janvier

Avant-hier, j'ai rencontré la divine Alexandrie, cette beauté pâle que les décadents du XIX^e siècle auraient à coup sûr sacrée reine. Alexandrie, femme-automne, et son énigmatique « théâtre des suicidés » donnent des représentations illégales dans les endroits les plus insolites, telle cette ville sous dôme au fond du fleuve, à l'abri des autorités et des radars grâce à d'ingénieux systèmes de protection.

La douce Alexandrie m'a présentée à François, dirigeant du « Cercle des amis du crime ». Ce quadragénaire toujours tiré à quatre épingles me pressa d'assister à la prochaine réunion de son groupe, deux jours plus tard. J'acceptai avec un mélange d'excitation et d'appréhension. J'osais croire l'événement à la hauteur de mes attentes. Si cette rencontre ne surpassa pas ma première visite à l'archevêché des mutilés, j'en garde néanmoins un bon souvenir.

Le caractère mondain de l'entrée en matière ne laissa toutefois pas de m'inquiéter. Aux présentations à des personnages aisément identifiables, du sadique pathologique au bourgeois amateur de sensations inédites, succéda l'exploration des locaux secrets dissimulés dans les murs d'un édifice public d'apparence banale.

— Là réside la subtilité du stratagème, car Lucifuge ne tire-t-il pas une partie de sa puissance de l'incrédulité contemporaine ? chuchota la brune Gézodienne, dont le corps nu recouvert de tatouages cabalistiques témoignait d'années d'expériences ésotériques accumulées au sein de groupes occultes.

La prêtresse, suivie par François, se plaisait à relever les marques de déférence exercées à l'égard des forces maléfiques, autour de nous. De sa voix grinçante, Gézodienne poursuivait, en appuyant ses propos d'un geste en direction d'une carte épinglée sur un mur gris :

— Tu noteras la disposition des pièces, conçues de manière à obliger les visiteurs à rendre un culte à Xipe Topec, le grand écorcheur aztèque, lorsqu'ils se présentent dans les bureaux des politiciens.

Nous parvînmes dans une immense salle, et François s'amusa de mon étonnement. Comment, en effet, ces locaux secrets pouvaient-ils passer inaperçus dans cet endroit public ?

— Les lois de la physique n'ont plus cours, ici, expliqua mon hôte avant de s'éclipser en me laissant aux mains de Gézodienne.

Ce soir, on sacrifiait une victime, séduite et conduite dans le Cercle par un millionnaire avide de pouvoirs magiques. Il immolait régulièrement, disait-on, de nouvelles proies dont il offrait l'âme à une divinité égyptienne seulement connue de quelques initiés. La soirée se poursuivit, entre surprises (le suicide en lévitation d'un disciple de Gézodienne) et conventions (le punch au sang, servi par un nain écarlate vêtu en dompteur de lions).

Je croisai le propriétaire de l'archevêché des mutilés, Gunthër Von Braunn. Ce petit homme d'aspect anodin, à la longue barbe blanche, plongeait de temps à autre une main décharnée à l'intérieur du sac à néant dont il ne se départait jamais.

Il pouvait y ranger n'importe quoi. Une fois placé dans le sac, tout objet devenait immatériel et perdait son poids. Gunthër, affirmait la rumeur, y transportait une ville entière. À l'occasion, il sortait la cité de sa cachette et s'amusait à y semer le chaos comme un dieu fantasque.

Une fois revenue chez moi, où m'attendaient le souvenir et la présence-absence de mes amantes emmurées, j'en vins à mon habituelle réflexion : j'étais une solitaire, marginale parmi les marginaux, satisfaite d'opérer seule. Jamais je ne sacrifierais ma liberté à des utopies collectives, aussi séduisantes soient-elles.

21 janvier

Aujourd'hui, noirceur.

¹ Cette nouvelle a remporté le *Prix Solaris* 1998.

Les enfants connaissent le véritable sens de la sorcellerie, mais le quotidien finit par domestiquer, par détruire cette faculté.

Ma mère m'a préservée. Elle m'a appris à maîtriser certaines forces vives tapies au fond de nous. Aucun grimoire n'enseigne la vraie magie noire. Les sorcières authentiques créent leurs propres sortilèges.

Scènes de mon enfance à Lierrebrisé, village perdu au milieu d'une forêt. Je revois mes parents invoquer l'esprit du Sieur Nocturne, père des nuits d'encre. Après des jours de prières inefficaces, un loup gris surgit à Lierrebrisé, dévorant les enfants. Avec son fusil, un chasseur interrompt le règne de l'animal-dieu. Les villageois ne comprennent rien aux puissances du soir.

— La splendeur des temps anciens ne nous ensorcèlera plus jamais, avait soupiré maman.

Mes parents furent lynchés par les paysans en colère. Ils avaient multiplié les incartades, passé outre les avertissements de leurs voisins. Leur dernière expérience tourna mal, formant un immense trou au milieu du village, d'où émergeaient d'énormes insectes capables d'écorcher un colosse en deux secondes. Au sein de la confusion générale, je parvins à fuir avec l'aide d'un garçon épris de moi. Au terme de la nuit, après lui avoir cédé mon corps pour ne plus entendre ses supplications, j'enfonçai les dents dans sa gorge et le laissai mourir sur la route où, sans doute, on finit par le retrouver. Mais les insectes le dévorèrent peut-être.

Je marchai au hasard, confiante en mon rayon noir.

Au bout du chemin m'attendait le manoir solitaire où je demeure depuis. Je me suis toujours débrouillée seule, et les individus qui appartiennent au monde « normal » ne viennent jamais me troubler. J'habite une maison qui n'existe pas.

22 janvier

J'aime, de temps à autre, quitter le confort du manoir pour gagner le monde des autres. J'y sème la fleur noire du désordre.

Attirée par l'affiche bariolée d'un film familial, j'entre dans une salle de cinéma bondée. Je finis par trouver une place à l'arrière. Sur l'écran se déroule une histoire rebattue, menée sans surprises par un scénariste dépourvu d'imagination : Germain, homme d'affaires préoccupé par ses activités financières, accepte de garder les deux garçons de sa sœur pendant les vacances de Noël. Les jumeaux Axel et Alex lui jouent une multitude de tours pendables. La salle s'amuse. Pas moi. Pourquoi ne pas modifier le cours du récit ?

Mes fantasmes animent maintenant le grand écran. Mal à l'aise, le public se rend vite compte d'un changement dans le ton du film.

La nuit venue, Axel et Alex descendent à la cuisine afin de confectionner un gâteau forêt-noire en utilisant, comme ingrédient principal, le chat roux d'oncle Germain. Les rires des cuisiniers nocturnes donnent autant de coups de couteau dans la peau du soir.

Le lendemain, quand Germain savoure la pâtisserie, il s'enthousiasme pour les talents culinaires des deux garçons. Après l'innocente dégustation, il cherche son animal familier.

— Ne t'inquiète pas, mon oncle, tu l'as mangé, déclare Axel avec candeur. En prononçant ces paroles, il brandit un marteau recouvert d'un masque de tissu vert, sur lequel il a dessiné un visage désespéré.

Germain veut punir les deux gamins, mais il s'effondre, victime du soporifique vaporisé sur le gâteau par les jumeaux. Quand il reprend connaissance, attaché au fond d'une penderie, la panique l'envahit.

Les jumeaux surviennent, heureux. Ils ont invité une cinquantaine de clowns. Ceux-ci s'assoient devant oncle Germain et rient sans s'arrêter. L'homme d'affaires crie, pleure, supplie. Rien n'y fait : le concerto hystérique se poursuit et, bientôt, le rire du quadragénaire se joint à celui des bourreaux.

Dans la salle de cinéma, le silence règne.

Sur l'écran, une horde de clowns, deux gamins et un homme d'affaires quittent la maison paisible et visitent les demeures du voisinage.

C'est d'abord celle d'Aurélia, une vieille dame tranquille. Ils la forcent à entrer dans les pages glacées d'un magazine de cinéma. Ils prennent plaisir à la regarder, enfermée dans le décor d'un film

de guerre. Voilà Aurélia prisonnière de la photographie, seul être animé au sein d'un environnement apocalyptique surplombé d'avions et de bombes. Elle tente de sortir, mais quand ses mains touchent le bord de l'image, elles se couvrent de brûlures et d'ecchymoses.

À l'intérieur de la seconde maison, les clowns changent l'air en eau et s'amuse à observer les habitants en train de se noyer. C'est un spectacle curieux de voir, à travers les fenêtres, la petite famille essayer de s'enfuir en nageant vers la porte, en martelant les vitres à coups de poing.

— On dirait des poissons rouges, s'exclame Axel.

Dans la troisième maison, le tapis du salon avale tout autour de lui, y compris la bâtisse elle-même. Bientôt, face au groupe de promeneurs hilares, subsiste une moquette anodine là où se dressait auparavant une résidence imposante.

Dans la salle de cinéma, des gens se lèvent. Des enfants pleurent, des voix mécontentes grondent, des parents furieux se plaignent.

Discrètement, je quitte la salle. Sur l'écran, le film s'emballe, soumis à sa propre logique. Je vois une dernière image avant de sortir : les clowns et les jumeaux entrent à l'intérieur d'un chien dont ils utilisent la peau pour fabriquer un chapiteau gigantesque. Le sourire d'Axel me rappelle celui de mon amie Tania. Elle me manque. Je lui téléphonerai cette nuit.

23 janvier

Mon amie veut aller à la mer avec moi. J'accepte, car ces voyages m'émerveillent. J'aime Tania. Un après-midi avec elle m'apporte toujours des sensations nouvelles.

Immaculée, je marche dans l'œil du matin. Voilà ma sirène au bout de la rue. Elle m'adresse un signe de la main. Nous sommes bientôt à quelques mètres l'une de l'autre. Nous nous embrassons longtemps, lèvres contre lèvres, fraîcheur.

J'ai revêtu mon manteau d'embruns, elle, son veston d'eau. À chacun de ses mouvements, on entend le ressac. Elle dessine un grand cercle, dans l'air. La couleur bleue s'écoule de ses doigts et aussitôt, une masse d'eau en suspension se trouve devant nous. Nous y plongeons.

Nous nous rendons très loin sous la surface, là où la pression nous broie, là où nul — sauf nous — n'est jamais allé.

Nous observons le ballet des poissons de fer, êtres mécaniques voués à s'entre-dévorner sans arrêt, se régénérant ainsi, ne cessant de fusionner et de se séparer pour former de nouveaux animaux.

Ici, au fond de l'eau, la soif n'a plus cours. En revanche, notre organisme réagit par un puissant besoin de déshydratation.

Tania et moi avons apporté nos pastilles de bois sec. Nous les avalons, mais l'humidité persiste, et nous nous sentons devenir algues. La pastille s'égrène sous ma langue, je suis une flamme incapable de croquer une brindille sèche. Je rêve du désert.

Mes forces m'abandonnent. Je regarde mon pied, le vois se couvrir de rouille. Serons-nous des sirènes de fer ?

Tania lutte contre la léthargie, ses mains s'activent dans l'eau, mais y dessiner des dunes et des cactus n'est pas facile. Il faut de la précision, et la fluidité de l'eau entrave la justesse de ses mouvements. Mes yeux se ferment. Je voudrais les rouvrir, mais ils sont cloués maintenant. Je suis fer.

De nouveau, je vois.

La chaleur pèse sur mes membres lourds. Mes membres de fer. Tania, près de moi, me tend sa main rouillée.

— Il faut inverser le processus, explique-t-elle. Si nous attendons, il sera trop tard, nos âmes seront prisonnières du métal.

Mes idées ne sont pas claires. Que faire ?

— Arrache tes membres. La chair repoussera.

Pour revenir à notre état premier, il convient d'agir seules. Nous nous dévêtons sous le soleil brûlant. Fascinée, je regarde le ventre métallique de Tania. J'aimerais y poser mes lèvres, les calciner en un baiser douloureux.

Assises, nous démantelons nos corps de fer, en une singulière mue. C'est difficile. Les jambes résistent. S'ancrent. Leur substance devient plus forte de minute en minute. Je tire. Mes mains de métal m'empêchent de souffrir au contact de cet acier trop chaud.

Enfin ! Mes jambes gisent sur le sable. Puis j'arrache mes bras. Je ne suis plus qu'un tronc dans le désert. Mais déjà je sens bourgeonner en moi des fleurs de chair. Ébahie, je vois la pousse des bras, des jambes.

Bientôt, nous sommes étendues, nues. Nous cuisons, heureuses.

— Il faut rentrer, dit Tania. Nous allons fondre si nous demeurons ici plus longtemps.

Nous nous habillons. Tania dessine un cercle sur le sable. Il devient noir, c'est un gouffre. Nos membres de fer bougent soudain, s'y précipitent.

— Suis-moi, ordonne mon amie, d'une voix où pointe l'anxiété.

Nous plongeons dans le vide.

Après une dislocation dans laquelle je me perds pendant un temps indéterminé, je soulève les paupières. Nous sommes arrivées chez Tania.

Mon amie habite une maison faite d'os. Porte d'os, mur d'os, chaises d'os, lit d'os. Os. À première vue, on pourrait redouter l'inconfort d'une telle matière. Pourtant, il n'en est rien. Coussins moelleux, matelas doux.

Obsédée par les os, Tania pourrait en parler pendant des heures. Des mondains prétendent qu'elle vécut jadis avec un squelette. Celui-ci, rongé par une maladie, se serait effondré après quelques mois de vie commune. Je n'ai jamais questionné Tania à ce sujet. On affirme qu'elle entrerait dans une violente colère. Je ne crains pas de provoquer cette réaction, mais je ne veux pas peiner mon amie, dont la confiance m'est précieuse. Je garde donc le silence.

Sur le plancher, nos membres de fer s'agitent. Ils s'assemblent, forment deux animaux, mélange de tigre, d'araignée et de papillon. Ils volent bientôt autour de nous en faisant claquer leurs ailes dans un bruit métallique.

— J'appellerai le mien Xarielle, déclare Tania. Et toi ?

Je réfléchis un moment, puis :

— Corail. En souvenir de la mer.

Les animaux s'amuse, se battent gentiment. Tania m'explique comment en prendre soin. Fatiguée, je l'écoute distraitement.

— Sois prudente. Ne les brusque pas et, surtout, ne les laisse jamais sortir de chez toi. M'entends-tu, Ariane ?

— Oui. Qu'arriverait-il s'ils s'échappaient ?

— Tu te souviens de Nadia Varèse ?

— Oui, cette fille obsédée par le feu. Je ne l'ai pas vue depuis l'an dernier, lors de l'inauguration de sa statue de flammes.

— Ses animaux se sont enfuis de chez elle voilà plusieurs mois. Les bêtes se sont empressées d'aller réveiller une foule d'objets. Elles voulaient tuer leur maîtresse afin d'acquérir une totale liberté. Elles ont fini par trouver une guillotine, dans un musée, non loin de là. La veuve sanglante les a suivies chez Nadia, qu'elle a aussitôt décapitée. Pour célébrer leur triomphe, les animaux ont exposé la tête de Nadia dans un aquarium. Ils l'ont réanimée pour qu'elle constate leur victoire. Depuis, chaque jour, elle subit les quolibets des visiteurs-objets. Ils s'amuse à la tourmenter, plantent des aiguilles dans ses joues, lui arrachent les cheveux...

— Nadia est encore entre leurs mains ?

— Certainement. Enfin, si je me fie aux affirmations de la Baronne Verte. Nadia n'est pas seule à avoir connu ce sort, tu sais. Jorg Neussmann, le collectionneur d'air capable d'enfermer les vents du monde dans ses bouteilles spéciales, a voulu réduire ses animaux à l'état gazeux. Ils se sont révoltés et lui ont lancé sa bouteille d'ouragan en plein visage. Elle s'est brisée, et Jorg a été emporté par la tempête. Toutes ces bêtes sont nées par accident, comme les nôtres.

Je jette un coup d'œil à Corail. Elle semble pourtant inoffensive. Je fais part de mon impression à Tania.

— Elle est jeune, sans expérience. Elle ne souffre pas encore de sa servitude, de son infériorité.

Perplexe, je discute quelque temps avec Tania, puis décide de la quitter, fatiguée. Je promets de la contacter en cas de problème. Mon amie dessine une porte au milieu du salon. Je la franchis et regagne mon domaine, satisfaite.

Corail s'agite à mes pieds. Elle s'est empressée d'explorer son nouveau territoire. J'ai pris soin de verrouiller toutes les portes à clé.

24 janvier

J'ai reçu une invitation pour la prochaine réunion du Cercle des amis du crime, dans trois jours. On y accueillera des personnages singuliers, semble-t-il. Le programme mentionne un geôlier aveugle, gardien d'une prison souterraine, et un sculpteur de dents.

Par pure provocation, j'ai envie d'y emmener Corail.

SUITE ET FIN DANS LE RECUEIL